



Alain Freixe, partout où souffle le vent

par Serge Bonnery (L'Indépendant, 24 octobre 1999)

Originaire de Perpignan, terre catalane avec laquelle il entretient toujours des liens étroits, aujourd'hui professeur de lettres dans un lycée de la région de Nice, Alain Freixe est aussi une voix remarquable de la poésie contemporaine.

Parallèlement à sa carrière d'enseignant, Alain Freixe mène des recherches, dirige des numéros de revues, s'investit totalement dans plusieurs associations pour la diffusion de la poésie et préside, depuis peu, le tout jeune "Centre Joe Bousquet et son temps" créé à Carcassonne.

Chez ce poète des heures de la nuit, l'écriture au fil des années s'est faite plus dense, les silences d'entre les mots étant pour lui la voie qui, par excellence, doit mener à l'essentiel. Un cahier consacré à l'écrivain Robert Rovini et, surtout, un recueil récemment publié aux éditions de L'Amourier témoignent d'une activité plurielle qui rime avec l'interrogation des sources, Alain Freixe ne se disperse pas. Il creuse un sillon avec patience. Les éclats qui en demeurent sont des diamants. À l'état pur. ■

Comme des pas qui s'éloignent, Frontispice de Leonardo Rosa

par Madeleine Carcano (Revue Lieux d'être 1999)

"Comme il suffit de peu de choses" pour régler son pas sur celui du poète. "Dans l'entrebaillement du ciel" on ralentit sa cour pour mieux observer le "profil bleu des roseaux" des "pommes" devenues "étoiles", ce "tant de choses" qu'une lumière ranime pour mieux être "à bout de regards, jusqu'au froid". Le souvenir s'impose à nous et nous le rend plus proche. On fait partie désormais de la vie du poète. On l'écoute, c'était hier, c'est aujourd'hui. "Mais toi qui te cherches des yeux dans les chemins où le jour tient clarté de ses frissons" tu ne peux qu'ouvrir ces pages, "t'enfouir dans l'arbre" pour libérer "l'agrafe bleue" de ta mémoire afin de veiller sur le paysage aimé, le pays de l'enfance, son "pays de papillons en flammes et de fleurs prisonnières du vent."

Marcher "jusqu'au lieu des légendes" quand le présent vous fait signe et que la lumière s'absente pour n'être qu'un voile de mystère, il permet au poète de se retrouver parmi les siens, de "suspendre quelques regards au silence des eaux", d'appivoiser à nouveau le paysage et d'oublier tout ce qui ricochait sur son cœur d'enfant. La tristesse, la peur, le danger, le froid à oublier "comme des pas qui s'éloignent" mais que l'on entend encore dans l'éboulis des jours pour qu'un "ciel s'ouvre à ses étoiles" "pour que l'aube entoure ses collines de son écharpe mauve".

"C'était au temps des neiges une maison de lumières". C'est au temps de l'hiver d'allonger son pas jusqu' "aux frontières du miel". "Il y a bien toujours ici ou là, des pierres, un ciel, des pommiers..." il y a tout cela, il y a le poème pour effacer le désordre de notre mémoire. Poèmes en prose sur un papier de beau grammage quoi de plus tentant que de se laisser porter par l'écriture d'Alain Freixe. ■



Comme des pas qui s'éloignent, L'Amourier éditions
par Jean-Marie Barnaud (printemps 1999)

Une crainte travaille le poète. La première page le dit : que "l'encre froide" où se prennent ses yeux ne fige à jamais dans la glu de la forme écrite – et ce serait alors la mauvaise représentation – les oiseaux, lesquels sont, parmi les choses offertes, celles qui sont le plus idéalement conformes au mode d'apparition des êtres du monde : insaisissables, volant toujours plus loin que la main et les mots qu'elle trace, mots et main qui s'épuiseraient à prétendre les capturer...

Sauf à demeurer saintement fidèle au monde, c'est-à-dire à choisir, à vouloir, à tenir la distance et l'éloignement.

Si rien, en effet, du monde, ne se donne que dans le dérobement, alors, toute la question de l'écriture poétique, et donc du sens de la vie, c'est de savoir choisir la bonne perspective sur les choses, celle qui maintiendra la bonne distance. Écrire, c'est accommoder. Il n'y a de fidélité que celle du myope qui, dit l'étymologie, "ferme à demi ses yeux" pour ne laisser passer que la juste lumière, au risque parfois d'être envahi d'ombre et de nuit.

D'où cette démarche, cette marche à "pas" comptés – c'est celle de l'expérience poétique –, qui enseigne qu'on n'avance jamais dans ses mots et dans ses œuvres que pour "s'éloigner".

"Loin", "un peu plus loin" se trouve toujours l'en-face. Et la chose n'est que ce qu'on a cru voir d'elle. Empreintes, traces, "visage de paille chaude qui émergeait des brumes vagabondes".

Cela est peu? Non. Cela est tout, puisque cela est notre bien et le prix de la fidélité.

Notre commun partage.

Avec cet autre risque encore, qu'il faut accepter d'encourir : c'est que, s'il est vrai que *supprimer l'éloignement tue*, comme le dit Char, on peut craindre aussi la donne suivante : que la perspective ainsi tenue conduise à ce désastre que la chose définitivement disparaisse, engloutie dans sa distance : "marcher creuse un vide". Et : "Tu as beau tracer aux yeux les perspectives de l'oiseau, l'océan est si loin que tu ne l'entends même plus."

C'est là une peine possible, que la mémoire vivace des premiers temps de la chair enfante ravive sans cesse dans la chair du poète, dans l'humble chair de ses mots : et ces mots, bien sûr, ce sont toujours les mêmes, en fait ; l'enfant est le père de l'homme ; il est poète lui-même dans ce savoir non écrit qui, dès l'origine, le "noie aux fantômes des mots manquants". Enfant dans le défaut. Déjà. Dans la perte. "Pris" par elle. Et "prêt, enfin".

On doit à cet antique savoir – antique, s'il est vrai que pour chacun d'entre nous l'enfance est quelque chose comme une archéologie –, d'enseigner la longue patience, et une rigueur, admirables.

Ainsi, à ce livre, la ferme demeure que je viens de décrire impose une phrase courte, presque toujours asyndétique, et qui est le contrepoint rythmique de la métaphore du "pas", laquelle connote l'ensemble du poème, à l'exclusion de l'ouverture et du final.

Ces images sont elles-mêmes fidèles à l'éthique de la juste distance. C'est du reste le propre de l'image : de rappeler qu'entre ce qui resterait à dire – l'insaisissable – et ce qui est dit – "l'étendue blanche de quelques fables" – il y a un écart, un vide, un manque, de la perte : cela qui fait qu'on plisse les yeux. Ce plissement-là, qui est comme dans le dos une voussure, c'est lui aussi qui permet la grâce de quelques rencontres. Et :

"c'est comme si soudain s'enflammait l'embrasement du soupirail".

*

Perte ? Manque , disais-je ?

Un esprit chagrin, pauvre, pourrait voir dans tout cela le pli sombre de l'amertume. Il n'aurait rien vu, bien sûr. Comme sont aveugles les hommes au regard avide, ceux qui ouvrent grand



les yeux du ventre. Mais où est l'amertume ? Dans le regard de qui veut par la force s'appropriier le monde, et qui s'y engloutit, comme Empédocle, ou dans qui accepte de s'ouvrir fidèlement à la distance énigmatique ?

La poésie d'Alain Freixe, depuis ses brumes, ses ciels nocturnes, ses étangs, ses arbres, ses pierriers, ses chemins, continue de parier pour la seule chance d'être un homme : et c'est d'être fidèle à soi et fidèle au monde.

Alors, parler ouvre un possible partage. ■

À l'ombre du frêne, Frontispice de Leonardo Rosa par Emmanuel Laugier (Le Matricule des Anges 1999)

Né en 1946, face au Canigou, dans la tramontane du pays catalan, Alain Freixe aime à musarder, comme il aime à le dire, entre poésie et philosophie. C'est dans ce *Partage orphelin* (G. Chambelland, 1981), selon le titre de son très fort premier livre de poèmes, que cet homme avance, interrogeant le ravage des lieux de vie.

Une impatience que François Bon révélait bien dans son essai du même titre, et dans lequel Alain Freixe reconnaît aussi la part à vivre, parce qu'en face le champ de pommiers est devenu un parking noir strié de bandes, un lieu vacant et nul où la forme d'une vie, même passante, vient se réduire à une salle des pas perdus.

Ce sont donc ces pas-là, en neuf sections en prose (*premier pas*, etc.), que tente de refaire *Comme des pas qui s'éloignent*, son cinquième recueil de poésie. C'est une traversée sans leurre à laquelle on est convié.

Et Joë Bousquet n'est pas loin, par les lieux qui affirment une physique sèche de pierres et de vent. Par l'esprit aussi, il est là à veiller dans l'ombre, avec son œil de chouette, lorsqu'Alain Freixe écrit dans un lyrisme tendu : "Seul, dans l'ombre qu'épaississait l'ampoule, un papillon noir voletait lourdement", et plus loin : "Les fichus noirs des femmes effaçaient les portes. Le bruit des espagnolettes allumait aux fenêtres la lassitude des hommes".

Paroles d'un sombre temps que ce livre relève, sans pathos aucun, mais avec le signe de la main qui montre ce qui s'éloigne, avec le pas devant qui continue à se poser, sans tranquillité, sans amertume, dans le constat d'une ligne sèche et sans merci : "La salle des pas perdus d'où toujours nous partons est déserte. Les guichets restent ouverts".

Un livre où "une fièvre rase coure sous les feuilles, s'écorche aux branches, raye les herbes d'ombre", qui ne néglige pas l'interrogation du sens que prennent les mots face à la dérélition du réel. ■



Comme des pas qui s'éloignent, L'Amourier éditions
par Jean-Michel Bongiraud (Revue Parterre Verbal 1999)

La fragilité de l'être s'entend-elle *Comme des pas qui s'éloignent* dans le remuement du présent ? Doit-on attribuer au souvenir la fragrance de l'enfance qui entoure l'être devenu adulte ? Le poète "prête" sa voix au passé et délire les jeux de la mémoire au travers de sa perception imaginaire. L'intuition d'une présence qui s'anime dans les recoins du paysage est-elle ce qui fait dire au poète que "tant de choses auraient pu avoir lieu !". Alain Freixe mesure ses pas, ou les compte, les dénombre et se place sous "un ciel d'encre froide, (où) quelques oiseaux tournent". Chaque pas est un paysage, un "reflet (qu')agitait l'eau grise des larmes pour les rayer de noir". Le silence est à même de procurer au souffle de la voix, ce "quelque chose d'infiniment perdu (qui) s'est abandonné sur le fond clair de la mémoire..." Et, en même temps que l'espace se crée, se forme, et que "Passe une voix. (...), ...verdissent les mots qui nous rêvent." (...)

L'eau, le ruisseau, le paysage sont sources de poésie pour Alain Freixe, où tout se joue dans un clair-obscur : "Tu tireras alors (...). A peine lâcheras- tu la corde qu'un flot de feuilles mortes noiera le soupirail (...). A l'aube, la gelée blanche tiendra sa note." Le silence est l'effluve qui le guide, "dans l'eau calme des vieilles armoires" et ses "pas qui s'éloignent", dans "le désordre de (sa) mémoire" laissent à notre regard l'empreinte "d'une neige d'avril sur les vergers en fleurs." C'est dire toute la lumière que recèle ce recueil comme autant de souvenirs qui reviennent dans "la promesse d'un feu clair".

Comme des pas qui s'éloignent, L'Amourier éditions
par Jean-Max Tixier (Revue Autre Sud N°9)

Le recueil d'Alain Freixe s'ouvre sur une note de nostalgie que confirment, outre le titre générique qui est aussi celui de la section médiane – la plus importante –, ceux de la première et de la troisième : "À bout de regards, jusqu'au froid" et "Revenir disais-tu". Le poète pose sa voix dans la distance. Et les images s'ajustent tandis qu'il poursuit une méditation sur le tragique de la poésie qui est aussi celui de notre condition, toujours en promesse d'hiver. L'écriture n'est pas glacée, au contraire, mais son objet. "Restent les lignes. Leur mot à mot trace la figure de cette fin de jour. C'est par son angle mort que s'en viendra la nuit. À pas légers sur les morceaux de pierres mortes." (...)

La structure, la couleur, la succession des tonalités, donnent à l'ensemble une allure musicale. On voit bien que les mots, les métaphores, arrivent quelquefois moins pour leur signification ou leur fonction poétique que pour leur position sur la portée thématique. Se succèdent ainsi des passages de grande densité entrecoupés de récitatifs, voire de brèves narrations, l'ensemble créant et entretenant un climat nuancé d'un certain romantisme. "Hier, encore, j'ai raboté la montagne sous une lumière à l'innocence désespérante. Elle tombait sur ces pentes, perdues entre deux contes, avec cette tendresse que seul sait avoir le soleil quand il étreint, une dernière fois, le corps brûlé des fleurs, avant de s'éloigner. Impénétrable. Dans la rafale." Alain Freixe tente par là d'échapper au minimalisme, à l'écriture blanche, afin de retrouver les faveurs du souffle. Sa démarche ne laisse pas d'évoquer parfois le récit-poème cher aux Anglo-Saxons mais elle s'en distingue heureusement par son absence de réalisme, son sens de l'allégorie, ses éclairs noirs d'onirisme.



Comme des pas qui s'éloignent, L'Amourier éditions
par Raphaël Monticelli (Revue Europe N° 858)

C'est arrivé comme une muse, quand l'épaule du monde bascule vers l'avant
Alain Freixe

Comme des pas qui s'éloignent d'Alain Freixe n'est pas seulement un beau livre comme l'Amourier en a pris l'habitude. C'est un texte dense et gros. Je veux parler d'une grosseur d'enfantement. Si dense qu'on ne saurait y plonger et s'y mouvoir à l'aise sans une bonne préparation à la ralentie et à l'apnée.

J'aime la structure de ce livre, solide, simple et pertinente à la visée d'écriture, elle inscrit la symbolique de neuf pas, dans la boucle qui se dessine entre un départ que l'on suppose "À bout de regards, jusqu'au froid", et un retour qui semble assumé par un destinataire scripteur "Revenir, disais-tu".

J'aime le ton de cette oeuvre... Ici quelque chose se construit qui est de l'ordre du récit ralenti, de références narratives comme englouties, où des personnages semblent posés dans une histoire à la fois familière et très ancienne. (...)

Le monde poétique d'Alain Freixe est fortement dessiné, un monde de terre, d'arbres, de pierres, de feux éteints, peuplé d'oiseaux, dans l'air le plus souvent froid. Rien de vraiment immobile, jamais, mais, à tout moment, tout peut être suspendu...

Dans ce monde un "je", sujet ou le lieu du doute, sinon l'oeil, le regard, et le déplacement... Un "tu"... ou plusieurs. Un "il"... ou plusieurs, souvent des référents naturels forts: soleil, vent, feu, air, oeil... Peu de femmes, sinon cette image "des femmes aux fichus noirs". Peu de femmes mais une valence féminine du monde, entre une "noire dame" et une "dame blanche" faite de clarté, de lumière et d'eau... et qui répond – ou se marie – à la valence masculine de soleil, de vent et de feu...

Ce monde est d'abord le lieu de la parole et de l'écrit, explicitement désigné au septième pas: "Sur la page. / Le papier, ses grains et ses trous invisibles sont l'oubliette où tout ce qui fut perdu s'enfonce dans le sol meuble des mots, l'argile humide des phrases, les flaques claires du rythme."

C'est ce monde: l'espace assumé par la voix.

Comme des pas qui s'éloignent, L'Amourier éditions
par Bernard Mazo (Revue Poésie 1, N° 20)

(...) La lenteur est chez Alain Freixe comme une seconde respiration, et il en apporte la preuve éclatante dans son dernier recueil au très beau titre – un titre qui lui ressemble – de *Comme des pas qui s'éloignent*.

Trois suites de poèmes en prose constituent le recueil, des poèmes en prose d'un dépouillement extrême mais parcourus d'un intense frémissement intérieur. Alain Freixe nous entraîne ici dans une sorte de mystérieuse pérégrination à travers la vie et la mort, l'émerveillement et la fascination des êtres et des choses, l'infinie fragilité de l'univers et des éléments.(...) Un livre de grande exigence et d'une beauté meurtrie et bouleversante.



Par delà le désastre

par Yves Ughes

Comme des pas qui s'éloignent le livre à peine saisi, le titre nous donne le sens de l'itinéraire, de la route. Nous ne resterons pas en nous mêmes, la lecture suivra ces pas et nous avancerons vers ce lieu dont les contours se dessinent sur des frontières intemporelles, au-delà des repères et balises. (...)

La menace s'installe donc d'emblée dans le texte, au gré des mots, et des perceptions quotidiennes. Ce qui emprisonne s'inscrit dans la lourdeur, le froid et la lenteur. Qui veut vivre doit briser cette emprise, se dégager et avancer pour durer.

Aller de l'avant pour exister, il n'est pas d'autre mode de survie.

Au départ devait être une perception marquée par la fusion entre l'homme et le monde, comme si un état de grâce originel demeurait inscrit dans les fibres des sens. Un moment absolu a dû permettre un échange inscrit dans le rythme même de l'être. Quand la communion pouvait se vivre, la phrase se constituait autour d'actions mêlées, soulignant la limpidité de la mise au monde. Ainsi *Un pays rêvait. Et j'étais son climat.*

On dit au départ faute de mieux, car cet instant de fusion ne se situe pas dans une suite chronologique, mais dans un espace de la conscience.

Intervient en ce lieu un déchirement, s'installe le désastre des éléments. Le vent notamment vient établir désordres et dérèglements, engendrant une noirceur qui gagne les eaux et les profondeurs, installant la cassure: *Le vent ne se nouera pas à l'eau offerte en contrebas, ouverte comme l'œil de la terre dont le ciel déforme, en passant, la pupille sombre.*

Il passera au large, par-dessus la paroi qui donne aux eaux cette couleur noire dont elles semblent vivre, et asséchera le ciel qu'il emporte dans son voyage.

La mort n'est pas loin et peut ramper à l'assaut des instants essentiels, ronger la perception: *J'étais pris comme par un de ces silences qui passent dans la chambre des morts, quand plus rien ne brille du feu qui couve sous les regards et assure les mensonges de ces pâles couleurs dont s'habillent nos jours.*

Pris, et comme effacé de moi-même.

Prêt, enfin.

Mais l'abandon n'est pas à hauteur d'homme; venue des entrailles, de la terre s'impose la volonté d'être. Le temps joue certes contre nous, *il est bien tard... il est déjà trop tard... car la nuit gagne.* Aux mots donc de nous tirer hors de l'argile, la parole définit un espace humain capable d'abolir la noirceur du temps vide colporté par le vent. Encore doit-elle se soustraire à la tyrannie de la perspective conceptuelle. Pour lutter contre la mort en œuvre, le texte doit travailler en dessous des mots, en libérant cette part d'émerveillement qui échappe au prévisible.

La phrase devient dès lors lieu de découvertes, le rythme du pas conduisant à la lumière reconquise, *quelque chose que la lumière de l'olivier de Bohême de l'autre été éclairera comme par en dessous.* Face à la mort pressée, dans cette urgence qui scande le parcours périssable, le souffle investit les pages, créant des pauses et des espaces où la vie peut de nouveau circuler. Car l'homme qui sent vibrer en lui plus vive et plus fraîche cette source d'intensité peut accepter d'être au monde, y compris dans sa finitude. Par le texte il recrée les conditions de son existence et, en l'assumant trouve la voie pour habiter la terre: *Y aura-t-il assez de chaleur dans notre cœur pour qu'il offre aux pierres ces forces dont elles vivent ?*

Le cataclysme menace nos forces intérieures, il interviendra pour nous supprimer, mais chaque pas fait chaque jour relève du devoir à accomplir pour que notre humanité résiste, arrache sa part de beauté, afin de la partager. C'est ainsi que *Devant s'élargissent les routes*, comme par gratitude.